

— Oh ! exclama-t-il, quatre blancs et deux noirs viendront. Ils seront les amis du roi ; ils combattront pour lui et sauveront la tribu. Le sorcier de la tribu est un grand sorcier, car il a reconnu que les blancs qui sont au feu sacré sauveront la tribu et que le roi et lui seront couverts des richesses qu'abandonnera Boukra le voleur de nègres.

Le feu vert était éteint, mais les yeux du roi et du sorcier brillaient de convoitise.

— Désormais, dit Henri, nous ne lutterons plus seuls. Le peu de temps que nous passerons encore ici ne sera pas perdu.

— Criquet, exclama Paul, tu es réellement impayable !

— Baste ! il faudrait voir toutes les doublures pour pouvoir apprécier le mannequin. Vous en verrez bien d'autres.

La séance était finie. Les nègres rentrèrent dans leurs cases. Il dut y avoir plus d'un cauchemar cette nuit-là, dans le village de Mnavo.

XXXVII

ESPOIR PERDU

Carao avait dévasté les villages qui entouraient le camp du baobab. Il se décidait à transporter plus loin ses déprédations. Son butin gênait la rapidité de sa marche. Les cent cinquante nègres de toutes conditions qu'il traînait avec lui, le forçaient de retenir le pas de ses chameaux.

Il était fidèle au système qu'il se plaisait à employer dans ses tournées de pillage : il se faisait l'ami d'un roi ou chef de village nègre, lui promettait monts et merveilles pour la garde de son bétail humain, dévastait rapidement les environs et, pour payer ses alliés, les réduisait en esclavage ou les tuait et brûlait leurs cases.

Catherine l'inquiétait. Elle avait beaucoup maigri ; elle était pâle et languissante. Elle avait renoncé à se laisser mourir de faim, pour se soustraire aux tortures que lui infligeaient ses bourreaux en lui faisant prendre de force sa nourriture quotidienne ; mais toujours ses yeux guettaient les armes. Son esprit n'avait qu'un objectif : le suicide.

Le négrier avait pris toutes les précautions imaginables, pour empêcher ce qu'il considérait comme une perte de marchandise précieuse.

Il était devant sa victime, il pensait.

— Inutile de la faire transporter à dos de chameau, disait-il à mi-voix, c'est même dangereux. Je vais faire couper deux fortes perches entre lesquelles une toile sera tendue au moyen de traverses rigides, de manière à faire une sorte de hamac portatif.

« Cela fait, à l'aide de quatre bâtons en croix liés aux extrémités du lit-hamac et d'une gaule fixée sur ces croix, j'établirai une façon de tente sur le hamac. Cela aura l'air d'un cercueil, mais cela sera une boîte portative, où ma jeune Russe sera à l'abri du soleil et des accidents. Concevoir un projet est bon, l'exécuter sans délai est mieux encore. A l'œuvre donc ! »

Le négrier appela un de ses lascars et lui commanda de faire confectionner immédiatement le hamac portatif qu'il venait d'imaginer.

Le lendemain, lorsque l'escorte se mit en route, Catherine, enfermée dans une sorte de caisse portative, fut portée par deux forts nègres esclaves, à qui les brancards du hamac servaient de carcan.

Aucun incident notable ne se produisit pendant les deux premières journées.

Calao s'était informé de ses ennemis. On lui avait dit qu'ils étaient partis vers l'intérieur. Il savait qu'ils étaient au nombre de six, un nègre s'était joint à eux. Leurs pas étaient faciles à suivre.

Le négrier se croyait certain de retrouver ses futures victimes. Il manoeuvrait pour couper leurs traces en descendant obliquement vers le sud.

Son avant-garde ne marchait plus. Un de ses estafiers descendait vers lui. La colonne était arrêtée.

— Maître, dit le lascar, nous avons trouvé des vêtements européens dans la broussaille, à deux mille pas d'ici.

— Ah ! à qui sont-ils ?

— Nous ne le saurions dire. Ces vêtements sont délabrés, hors d'usage ; ils ressemblent à ceux que portaient les prisonniers qui ont tué nos compagnons au grand dépôt de Nyana.

— Reprends ta route et préviens-moi par signes, lorsque nous serons non loin de ces détroques.

Le guide se remit en route. La colonne suivit. Lorsqu'elle fut près de l'endroit où étaient les vêtements, Boukra fit arrêter ses gens et alla inspecter le butin ou l'indice.

Il eut un sourire faux en reconnaissant les habillements d'Henri et de ses compagnons.

— Laissez cela sans y toucher, dit-il à ses hommes, allez comme si rien n'était, jusqu'à ce que j'ordonne la halte.

Il revint à la tête de sa horde, en lui indiquant la direction précise qu'il voulait qu'elle suivit, puis se plaça sur le côté comme s'il voulait en surveiller le défilé.

Dès qu'il vit les porteurs de Catherine arrivés à l'endroit où étaient les vêtements délaissés, il commanda : Halte.

Tous, nègres et négriers, s'arrêtèrent.

Calao s'approcha rapidement du hamac de sa victime, qu'il fit découvrir et poser à terre.

La jeune fille tenait les yeux obstinément fermés. Elle s'épargnait ainsi une souffrance : celle de voir son bourreau.

Tout à coup Calao poussa un cri de surprise parfaitement simulé.

— Qu'est-ce cela ? demanda-t-il. Ne sont-ce pas les vêtements du Russe et de ses compagnons ?

Catherine ouvrit vivement les yeux et chercha les regards du négrier.

Elle en suivit la direction ; elle aperçut les hardes ; elle eut un cri aux lèvres, un choc au cœur.

— Mon frère ! cria-t-elle ; où est mon frère ?

— C'est précisément la question que je me posais, répondit le négrier. Votre frère et ses compagnons nous précèdent, si j'en crois les traces relevées. En tout cas, ces objets nous prouvent qu'ils ont passé ici.

— O infâme ! Vous les avez fait égorger.

— Non. Ni moi ni d'autres n'ont fait ce que vous dites. Il y aurait du sang ici ou dans les environs. Il y aurait trace de lutte, des morts. Vous le savez aussi bien que moi, ils ne sont pas hommes à se laisser égorger comme des moutons.

— Vous mentez !

— Non. J'ai dit la vérité.

Catherine se tut ; elle écoutait les battements de son cœur que réchauffait un rayon d'espoir.

— Montrez-moi ces effets, dit-elle.

— Vous pouvez les voir d'aussi près que vous le désirez. Vous pouvez même, si cela vous est agréable, les emporter, les garder précieusement, après, bien entendu, que je me serai assuré qu'ils ne cachent ni arme ni poison.

Le négrier fouilla les hardes ; il n'y trouva rien de nature à favo-

riser un suicide ; il en fut mis à la disposition de Catherine la quantité que permettait l'exiguïté du hamac sans trop la gêner.

— En route, commanda-t-il, aussitôt que ce transbordement fut effectué.

Catherine, dès qu'elle fut seule, contempla longuement ces vêtements et n'y vit aucune trace de sang. Elle embrassa tendrement ceux qu'avait portés son frère. Ses joues se colorèrent lorsqu'elle toucha la défroque d'Henri. Elle pleura, elle sourit. Elle se reprenait à désirer la vie. Elle réfléchissait.

— Je ne me tuerai que lorsque je ne pourrai plus échapper aux bras du nègre. Jusqu'à ce moment je ne dois point désespérer, disait-elle avec résolution.

« Mon frère et son ami sont en avant ; ils ne nous précèdent que de peu de jours. Puisqu'ils ne s'éloignent de nous que pour nous devancer, c'est qu'ils vont où nous allons, c'est qu'ils s'apprentent à me délivrer. Oh ! revoir mon frère, mon Dieu ! revoir Henri !

« Oh ! fit-elle tout à coup, je suis laide maintenant, je suis méconnaissable. Il n'aura que de la pitié pour l'esclave : l'esclave lui fera oublier Catherine Tcherkoff. Mais je suis folle de penser à de pareilles choses, je suis folle de supposer qu'il m'aime, il ne me l'a jamais dit. S'il a suivi mon frère, ce n'était pas par amour pour moi. Si j'étais restée près d'eux, il m'aurait peut-être aimée, car je croyais par instants lire dans son regard, trouver sous ses paroles, lorsqu'il était à Naples, quelque chose qui était plus qu'une politesse banale.

« Je suis bien changée maintenant, répéta-t-elle en regardant ses pauvres petites mains décharnées, en touchant ses pommettes amaigries et saillantes ; je suis toujours captive, je suis trop malheureuse pour qu'un aussi doux rêve me soit permis. Je ne dois voir que mon généreux frère. Il sait que mon cœur bat pour Henri, ah ! pourvu qu'il ne le lui ait point dit !... »

Elle se tut et serra les vêtements de Paul et d'Henri sur son cœur comme pour en comprimer les indiscrets battements.

La colonne continuait sa marche. La journée avait été moins longue et moins douloureuse pour Catherine qu'un rayon d'espoir ranimait.

Calao commanda enfin le repos.

Il vint auprès de Catherine. Il lui parla de son frère et d'Henri. Elle l'écouta, elle essaya de se le concilier en réveillant sinon sa pitié, du moins son âpre soif de l'or.

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes puissant vous êtes redoutable.

Ayez pitié de moi, ayez pitié de ma faiblesse, je ne suis qu'une pauvre femme, soyez généreux, le bon Dieu vous en tiendra compte dans l'autre monde. Je vous l'ai déjà dit, je suis très riche, je vous offre toute ma fortune pour ma liberté et celle de mes amis. Vous ne gagnerez jamais si vite une aussi grosse somme d'argent. Laissez-vous attendrir, écoutez votre cœur. Vous pouvez assurer votre avenir, tout en faisant le bonheur de trois personnes qui ne vous ont jamais nui.

— Vous n'obtiendrez rien de moi. Toutes vos paroles sont vaines. J'ai bien réfléchi, je sais ce que j'ai à faire. Je vous vendrai à Louma. Vous savez cela, je suis las de vous le répéter. Lorsque j'aurai touché le montant de votre vente, lorsque j'aurai tiré de Louma tout ce que je peux en tirer, je le tuerai et je dévasterai son pays, qui est très grand ; je vous reprendrai ensuite, je vous revendrai à votre frère et à son ami. Puis, après tout cela, si vous voulez être libre, il faudra me céder votre fortune tout entière. Vous représentez pour moi une affaire de plusieurs millions, chère enfant. Je veux qu'elle soit bonne, car je n'en ferai plus d'autre, je songe à prendre ma retraite. Donc vous serez à Louma, arrangez-vous provisoirement avec lui, je n'ai rien à y voir. Si vous êtes assez adroite pour ne lui accorder que ce qui vous conviendra, cela le regarde. Je vous prêterai même mon concours, si vous le payez. Je suis un homme positif, les affaires avant tout. Je termine : si j'étais votre frère ou votre ami, il y a beau jour que vous seriez libre. Mes hommes sont tous des lâches ; ils ne sont braves que devant les nègres qui n'osent se défendre. J'ai dit. Adieu !

XXXVIII

CAVALERIE AFRICAINE

et ses compagnons rentrèrent dans la case qui leur avait été offerte ; ils y tinrent conseil avant de goûter un peu de repos.

— Mes chers amis, commença Henri, nos moyens d'attaque changent à partir de ce jour. Criquet nous a fait des alliés. Nous lui devons des remerciements que nous ne lui mesurerons pas.